HAL
open science

Quelques touches historico-linguistiques sur la question"mousgoum"

Henry Tourneux

To cite this version:

Henry Tourneux. Quelques touches historico-linguistiques sur la question"mousgoum". David Abaikaye. Langue, identité et patrimoine culturel du peuple musgum, Dinimber et Larimber, pp.45-57, 2022, 978 9956 29 0670. halshs-03832384

HAL Id: halshs-03832384

https://shs.hal.science/halshs-03832384

Submitted on 27 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TOURNEUX Henry, 2022, « Quelques touches historico-linguistiques sur la question "mousgoum" », dans *Langue, identité et patrimoine culturel du peuple musgum*, dirigé par David Abaikaye, p. 45-57, Yaoundé, Dinimber et Larimber, ISBN :978 9956 29 0670.

Quelques touches historico-linguistiques sur la question « mousgoum »

Premières traces écrites de la langue des « Mousgoum[1] »

Les premiers voyageurs occidentaux à avoir abordé le nord du Cameroun sont le major Denham, le capitaine Clapperton et le docteur Oudney (1826). S'ils n'ont jamais atteint le pays « mousgoum », ils citent cependant « le Mosgô », d'après le nom que les Mandara (Wandala) lui donnaient. On voit ainsi que ce nom, plus tard orthographié en « musgu », est une appellation exogène de la population concernée. Les premières traces écrites que l'on ait de la langue « mousgoum » sont dues au grand voyageur allemand Heinrich Barth et ont été envoyées par lui de Kuka (Nigeria) le 10 octobre 1852. Perdues pendant soixante ans, les données ont été retrouvées au Public Record Office à Londres, dans la correspondance concernant Tripoli. Philip Askell Benton, l'heureux redécouvreur, les publia très rapidement (1912) à la grande satisfaction des linguistes de l'époque. Barth baptise la langue « musgow » ou « musgaw », en se basant manifestement sur une appellation exogène, probablement wandala. Il serait utile de faire une évaluation détaillée de sa contribution comme j'ai pu en faire une pour celle qu'il a consacrée au « kotoko » de Logone-Birni (Tourneux 2011c). Notons que dans ses récits de voyage (Barth, 1857, p. 178), il orthographie *Músgu* ou *Músekú* le nom des locuteurs du « musgow ».

On pourra être étonné d'apprendre que la principale étude ancienne sur la langue des « Mousgoum » a été réalisée en Libye. Mais, au cours des siècles passés, de nombreux esclaves venant des marges des grands empires musulmans du Soudan central furent vendus dans tout le Maghreb, y compris en Lybie. L'Allemand Gottlob Adolf Krause (1850-1938), au cours d'une expédition à Tripoli, étudia la langue *muzuk* auprès d'esclaves[2] *muzuk*. Son informateur principal portait le nom arabe de « Ali Mut » et le nom *muzuk* de « Ngilemong Bel » [ŋɔ̀lmɔ̀ŋ ɓèl]. *Ŋɔ̀lmɔ̀ŋ* est un toponyme qui désigne plusieurs cités fortifiées de la région[3] ; *ɓèl* est un emprunt à la langue

[1] Nous laissons délibérément le nom au singulier sous une forme invariable.
[2] Voir Tourneux, 2000, p. 603.
[3] On trouve un « Ngoulmoun » à environ une quinzaine de km à vol d'oiseau au nord de Maga. Voir la carte de C. Seignobos (Seignobos et Jamin 2003, p. 18).

baguirmienne[4], qui signifie « esclave ». L'étude de Krause, publiée en 1886 par le comparatiste autrichien Friedrich Müller, est d'une grande qualité, sans commune mesure avec les relevés approximatifs de Barth qui n'avait guère pu passer grand temps sur le terrain. Il donne à la langue, en graphie allemande, le nom de « musuk » [*muzuk*]. Müller, dès cette époque, établit la parenté entre le « musuk » et le *hausa*. Cette observation, étayée ultérieurement par Lukas (1936) permettra à celui-ci de dégager un groupe linguistique qu'il baptisera « tchado-hamitique ». Cette dénomination a été âprement critiquée par Joseph Greenberg (1963) qui créera un groupe tchadique au sein d'un phylum afroasiatique. De nos jours, on classe le *munjuk* dans la branche centrale de la famille tchadique, au sein du phylum afroasiatique. Ce phylum, ou super-famille, comporte entre autres l'égyptien ancien, le sémitique, le couchitique et le libyco-berbère.

Le nom des « Mousgoum » et de leur langue

Nous allons nous demander si les « Mousgoum » ne sont pas condamnés à être appelés par le nom des autres ou par un nom donné par les autres. Leurs voisins Massa les appellent toujours « Mouloui » [mulwi], au Tchad, et on les connaît administrativement sous le nom de « Mousgoum » au Cameroun, nom qui a succédé à celui de « Massa ». Le nom de « Mulwi » vient probablement du syntagme verbal **mú lúwí* « nous [exclusif] parlons ». Il serait, structurellement à rapprocher de la dénomination un peu moqueuse que l'on donne aux Fang du Gabon en les appelant les « Madzona », de *ma dzo na* « je dis que », expression dont ils parsèment leur discours.

Le linguiste Jean Mouchet (1890-1980) a réussi à débarrasser les « Mousgoum » de l'encombrant héritage laissé par André Gide, en œuvrant sans relâche[5] pour qu'on cessât de les appeler « Massa », ce nom étant réservé à leurs voisins du Sud, longtemps victimes eux-mêmes du sobriquet de « Banana ». Maintenant, l'appellation de « Mousgoum » basée sur le toponyme de Mùskûm ne vaut guère mieux. En effet, si, de nos jours, le petit village tchadien qui porte ce nom est réduit à peu de chose, en 1910, Kumm indique qu'il comptait encore 500 habitants environ, et la langue qui y avait cours aux époques antérieures n'était pas le dialecte *vəlàm* du *mùnjùk*, mais le *mùskûm*. En effet, Aldolf Friedrich duc de Mecklenburg (1912), au cours de son voyage qui l'a conduit du Congo aux rives du Nil, est passé par le village de Mouskoum (Mouskoun sur les cartes IGN) et y a recueilli un vocabulaire dans une langue baptisée « Muzgum-Stadt », ou « cité de Mouskoum ». Selon lui, à l'époque (vers 1910), cette langue n'était plus parlée que dans la cité de Mouskoum et par des locuteurs âgés. Son petit lexique a été publié par Johannes Lukas en 1937 dans un recueil contenant des vocabulaires recueillis par l'Expédition allemande en Afrique centrale (1910-1911). Dans une étape

[4] Keegan et Mahamat Idriss Djibrine, 2016.
[5] Seignobos, dans Seignobos et Jamin, 2003, p. 16.

ultérieure, il l'a incorporé dans un volume où il a compilé toutes les sources allemandes pour la langue *musgu* (Lukas 1941). Cette incorporation n'aurait pas dû être faite, car le *muskûm* et le *mùnjùk* n'étaient pas intercompréhensibles et ils constituent deux langues différentes.

En 1976, j'ai pu séjourner à deux reprises dans le village de Mouskoum, la première fois en compagnie du géographe Christian Seignobos. Nous enseignions alors à l'Université du Tchad (tel était son nom). Dès les premières conversations sur place, on m'a fait savoir qu'il y avait dans le village deux vieux qui parlaient une langue que personne d'autre qu'eux ne connaissait. Sceptique par nature, je m'attendais à rencontrer quelques originaux un peu dérangés mentalement, comme cela m'était déjà arrivé ailleurs. J'ai pu rapidement les rencontrer et je n'ai plus eu aucun doute sur la véracité de leurs dires. L'un d'eux, Lèpèkê, était encore capable de retrouver des mots dans cette langue, son vieux camarade ne pouvant plus que se prononcer sur la validité des dires de l'autre. Il pouvait donc dire : oui, Lèpèkê a dit juste, ou non, il se trompe. L'enquête se déroulait en *vàlàm*[6]. Ce n'est qu'au cours de mon deuxième séjour que j'ai pu vraiment travailler avec ces deux vieillards. La tâche était très compliquée, car, outre les problèmes de mémoire et de fatigabilité qu'ils pouvaient avoir, Lèpèkê était très facétieux et pouvait mettre fin à la séance de travail à tout moment, pour les motifs les plus futiles. Il a demandé un jour, notamment, que je lui fasse faire le tour du village dans ma petite Renault 4L. Cela a été une grande fierté pour nous deux : par la fenêtre, il saluait de la main les personnes que nous rencontrions, comme l'aurait fait une vedette de cinéma. Peu avant que je regagne N'Djaména, il m'a demandé de lui préparer une attestation dans laquelle il certifiait qu'il m'avait dit tout ce qu'il savait sur sa langue et que, désormais, il n'accepterait plus qu'on l'interroge à ce sujet, renvoyant ceux qui le désiraient à mes écrits sur le *mùskûm*.

Autre contrainte, pour retrouver un mot, Lèpèkê, dont la langue principale était devenue le *vàlàm*, avait besoin de recréer tout un contexte. Par exemple, pour le mot « hippopotame », il lui a fallu d'abord se remémorer une anecdote et nous la raconter en *vàlàm* : un jour, il était avec son père en pirogue sur le fleuve pour pêcher quand ils ont heurté un hippopotame. C'est seulement à ce moment-là qu'il a pu donner en *mùskûm* le nom de l'animal. Il faut ajouter à cela que Lèpèkê refusait catégoriquement de répéter les mots qu'il nous sortait au compte-gouttes : il estimait que si nous lui demandions de redire un mot, c'était parce que nous n'avions pas confiance en ce qu'il nous avait dit. Nous avons dû nous adapter à ses exigences : nous étions trois ou quatre à guetter les mots non *vàlàm* qu'il prononçait, et nous nous répétions entre nous ce que

[6] J'étais assisté par le regretté Eli Gada, qui m'a accompagné dans toutes mes enquêtes de terrain au Tchad, tant sur le *vàlàm* que sur le *máy mbárá*. À l'époque, j'étais en train de collecter avec lui les matériaux qui me serviraient pour élaborer ma thèse (1978).

nous avions entendu. À ce régime-là, il m'a fallu une bonne semaine pour récolter une centaine de vocables. J'ignorais tout, à l'époque, du « muzgum-Stadt » du duc de Mecklenburg. C'est le professeur Herrmann Jungraithmayr, enseignant alors à l'Université de Marburg (Allemagne), à qui j'avais fait part de ma trouvaille, qui m'a communiqué le vocabulaire que le Duc avait recueilli près de soixante ans plus tôt, alors que la langue était donnée pour quasiment éteinte. La confrontation de mes relevés avec ceux du Duc a permis de les valider comme étant bien du « muzgum-Stadt ». L'étonnant, dans l'affaire, était qu'une langue donnée pour quasiment éteinte au début du vingtième siècle, pouvait encore être là soixante ans plus tard, fût-ce sous une forme évanescente.

Donner un nom à la langue et à ses locuteurs

Les « Mousgoum » ne reconnaissent aucun nom générique qui couvre l'ensemble de leurs parlers. Chaque groupe porte son nom particulier : *vàlàm* au Tchad, *mùjùk* à Guirvidig, *m̀pàs* à Pouss, *bìigé* ou *bìiké* à Bigué-Palam, *jàfgà* à Djafga, etc. Le nom du locuteur est le même que celui du parler. On peut dire, par exemple, je suis *m̀pàs* et je parle *m̀pàs*. Il nous suffira donc d'établir le nom des locuteurs pour avoir simultanément celui de la langue.

Dès 1981, dans une note publiée en 1982, je proposais, pour désigner l'ensemble, d'éliminer les termes de *musgu* et *musgum*, ainsi que tous leurs avatars orthographiques. Restaient en lice les noms de *mùzùk* et *mùjùk*, dont le pluriel est *mònjòkáy*. C'était, pensais-je à l'époque, les seuls noms qui n'étaient pas liés au nom d'une cité particulière (contrairement à *m̀pàs*, *jàfgà*, etc.). Du pluriel *mònjòkáy*, j'extrayais le schème consonantique *m-nj-k*. Le schème *m-z-k* était éliminé, car la comparaison interdialectale montre que le phonème *-j-* relève d'un état de langue plus archaïque que *-z-*. Pour des raisons analogues, j'éliminais le schème *m-j-k* dans lequel la prénasalisée *-nj-* avait évolué en *-j-*. En effet, les prénasalisées ayant disparu dans la majorité des parlers, excepté celui de Guirvidig, la présence de ce *-nj-* m'est apparue comme une marque d'antiquité. Je pourrais aujourd'hui aller plus loin dans l'analyse en ajoutant à mon inventaire la variante plurielle de *mònjòkóy*. Dans la langue, le pluriel est marqué par un suffixe *(k)áy*. Ce suffixe ayant été labialisé en *-óy* dans la forme précédemment citée, cela signifie qu'il y a quelque part dans le mot un agent labialisant. En l'occurrence la labialisation a été provoquée par un segment phonologique k^w, qui a arrondi la voyelle du suffixe pluriel ; le phénomène de l'assimilation régressive, très courant dans la langue, a fait le reste, propageant le timbre vocalique *-o-* dans tout le thème pluriel.

À ce stade de mon analyse, je propose donc comme forme structurelle du nom de la personne le couple singulier/pluriel suivant : $mə^n jək^w$ / $mà^n jàk^w áy$, et pour la forme structurelle du nom de la langue : $mə^n jək^w$. Bien évidemment, cela ne change en rien les réalisations phonétiques de ces mots, qui sont

[mù^{n}jùk] / [mò^{n}jòkóy] ou [mò^{n}jòkáy]. Dans la pratique, on s'en tiendra à « Munjuk » / « Monjokoy » ou « Monjokay ». Adieu donc aux « Mousgoum ».

Mais on peut encore poursuivre l'effeuillage de ce vocable, pour en découvrir le noyau ultime. Il existe en tchadique un préfixe |m + voyelle| qui a deux usages principaux. D'abord, il sert à former des toponymes. On le retrouve dans le nom de Mogroum, au Tchad, qui est en réalité *Mókrôm*, c'est-à-dire **mo-k-r-m* « l'endroit aux crocodiles ». Le nord du Cameroun regorge de noms de lieux formés de cette façon : Mokolo, Mokong, Mogazang, Mozogo, Makabay, Makilingay, Markaba, Marbak, Masfaye, Mazaw, etc. On a le hausa *má-kárántáa* : le lieu où l'on étudie, donc l'école. Dans un deuxième usage, ce préfixe mV- sert à former des noms d'agents comme le hausa *má-kítsìyáa* « coiffeuse », *má-kìyàayíi* « berger », *má-ƙèeɽíi* « forgeron »... En munjuk *mí-híl* « voleur », *mì-kìwìl* « paresseux », *mù-hùnày* « peureux », *mé-sílé* « jaloux »... On obtient aussi, avec ce préfixe, des noms que l'on qualifiera d'ethniques, même si ce n'est pas tout à fait exact. Ainsi : *mə̀-vələ̀m* / *mà-vlàm-áy*, « un habitant de la localité de *Vələ̀m* » et, par extension, un locuteur du parler de cette localité ; *m̀-pəs* / *mà-pàs-áy* « un habitant de Pouss [pə̀s] » et, par extension, un locuteur du parler de Pouss. On voit donc maintenant, sans l'ombre d'un doute, que notre *mə̀^{n}jə̀k^{w}* peut être analysé en *mə̀-^{n}jə̀k^{w}*, ou, si l'on préfère, en *mù-njùk*. Le noyau ultime que nous recherchions est donc *-^{n}jə̀k^{w}* ou *-njùk*. Reste à savoir quel est le sens de cette racine. Nous avons avancé naguère l'hypothèse selon laquelle *-njùk* serait à rattacher à une racine tchadique d'extension géographique limitée, signifiant « homme, personne humaine ». Ce serait à étayer, mais d'un point de vue typologique, cela pourrait se défendre. Il y a, de par le monde, plusieurs populations dont le nom signifie « les (vrais) hommes », par opposition aux voisins auxquels on attribue une valeur inférieure.

Un premier missionnaire chrétien voyageur dans le pays « mousgoum »

Hermann Karl Wilhelm Kumm[7] naquit à Wiesbaden (Allemagne) en 1874. Se sentant très tôt appelé à la mission dans le monde musulman, dès les années 1890, il part pour l'Égypte travailler dans le cadre d'une mission religieuse. En 1901, il fonde au Caire la « Sudan Pioneer Mission », puis, en 1904, il se rend à Tripoli (Lybie) pour y étudier le *hausa*. De retour en Europe, il contribue à la transformation de sa société missionnaire en la « Sudan United Mission ». Fin 1904 – début 1905, il fait un voyage au nord du Nigeria pour

[7] Je remercie Hilke Meyer-Bahlburg de m'avoir fait connaître cet auteur. Rappelons que Hilke Mayer-Bahlburg a publié en 1972 une importante monographie sur la syntaxe du « musgu », parler de Guirvidig, d'après les données recueillies par le professeur Johannes Lukas. Les données biographiques sur Karl Kumm sont tirées du *Biographical Dictionary of Christian Missions*, MacMillan References, 1998.

s'informer sur l'avancée de l'islam dans la région. Puis, en octobre 1908, à partir de Liverpool, il se lance dans un grand périple entre le Nigeria et l'Égypte, dans l'intention de parcourir d'Ouest en Est la ligne séparant les pays musulmans des pays « païens ». C'est au cours de ce voyage qu'il eut l'occasion de traverser le pays « mousgoum » – *musgun* selon sa graphie. Il aura là, comme tous les voyageurs étrangers qui ont eu la chance de passer par là, un choc esthétique intense. Il parle de l'habitat qu'il découvre comme « the best built native huts in Africa », dans la légende d'une photo du village tchadien de Mouskoum (Kumm 1910, p. 81).

> « The Musgun houses are curious fortlike structures, each house or compound consisting of five or six round huts built close together, usually in a circle, each being connected with the other hut, but only the first and the last have a door into the open. These latter are usually the largest and their conically-shaped surfaces are covered with regular protuberances which are used as ladders in the construction of the building. Some of them are 20 feet in height. Both walls and roofs are made of mud » (Kumm 1910, p. 80).

La case-obus

Dans la littérature, le nom de la case-obus se trouve écrit de diverses façons : tolek, teuleuk, telek, teleuk... Le linguiste recense effectivement trois prononciations, suivant les lieux : [tɔ̀lɛ̂k], [tɔ̀lɔ̂k], [tɛ̀lɛ̂k]. La forme structurelle première qui explique les trois autres est très probablement *tèlêk^{w}. Ce mot que jusqu'à présent je n'ai pu rattacher à aucune autre langue porte cependant le schème tonal caractéristique des emprunts en *munjuk*. Ce qui renforce le caractère énigmatique de l'origine de la case-obus.

On rappelera, suivant en cela Christian Seignobos, que la case-obus ne peut être baptisée simplement « case mousgoum », car il existe aussi un autre type architectural « mousgoum », plus proche des autres architectures de la plaine voisine, que l'on trouve en s'éloignant du Logone. Le géographe parle en ce cas de « profil de brousse », par opposition à l'aire riveraine du fleuve, où se concentraient exclusivement les cases-obus (Seignobos et Jamin 2003). Rappelons aussi que la cité de Mùskûm, qui n'était pas peuplée de « Mousgoum », était aussi bâtie en cases-obus.

J'entendais naguère, dans une émission de RFI, un architecte qui présentait la case-obus comme la transposition des pyramides égyptiennes sur les rives du Logone. Il faut sûrement avoir des lunettes déformantes pour établir pareil rapprochement. La pyramide a une base carrée, la case-obus, une base circulaire. La pyramide est faite d'un agencement de blocs de pierre taillés, la case-obus est façonnée comme une jarre renversée avec de la terre argileuse. André Gide notait déjà (1928) : « C'est un travail non de maçon, mais de potier ». La pyramide est pleine (mise à part une chambre funéraire), la case-obus est creuse. La ligne droite caractérise la pyramide, la courbe, la case-obus. La pyramide est un sépulcre, la case-ous est une maison à vivre, etc. Ce

n'est donc pas rehausser le prestige de la case-obus que de la comparer avec une architecture qui n'a rien de commun avec elle, ni dans sa forme, ni dans sa fonction.

Pour essayer de conclure

Il est indéniable que la civilisation *munjuk*, depuis qu'elle a commencé à être connue en dehors de chez elle, a su séduire tous les étrangers qui sont passés par là, dès la première moitié du dix-neuvième siècle. L'élément le plus immédiatement attrayant a été la case-obus, dont il n'existe aucun exemple analogue ailleurs en Afrique. André Gide, en esthète qu'il était, s'en est fait le chantre incomparable. Il ne faut cependant pas oublier le patrimoine immatériel qui est, à ce jour, loin d'être suffisamment connu. Il ne faudrait pas que la focalisation exclusive sur l'architecture fasse négliger le reste. Il est peut-être encore temps de faire une collecte systématique de la tradition orale, par exemple. Il existe entre les mains de certains connaisseurs des enregistrements anciens de genres littéraires disparus. Il serait bon de les rechercher, de les numériser, de les restaurer et de les présenter au public, accompagnés d'une analyse adéquate.

En tant que linguiste, j'ajouterai une chose à laquelle j'accorde une grande importance historique. La place de la langue *mùnjùk* au sein du phylum afro-asiatique est absolument incontestable et constitue l'un des éléments de preuve de la validité du rapprochement du Tchadique avec les autres membres de la super-famille.

Références

Adolf Friedrich, Herzog zu Mecklenburg, 1912, *Vom Kongo zum Niger und Nil. Berichte der deutschen Zentralafrikaexpedition 1910/1911, von Adolf Friedrich, herzog zu Mecklenburg* ; mit 512 bunten und einfarbigen abbildungen nach photographien und zeichnungen, sowie mit 6 karten. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1912. 2 v. fronts., illus., plates (part col.) ports., 6 fold. maps, fold. geneal. tab. 24 cm. [Il existe une traduction anglaise de cet ouvrage : *From the Congo to the Niger and the Nile; an account of the German Central African expedition of 1910-1911, by Adolf Friedrich, duke of Mecklenburg*; with 514 illustrations from photographs and drawings and a map. Londres, Duckworth & Co., 1913.]

Barth, Henry, 1857, *Travels and Discoveries in North and Central Africa* : being a journal of an expedition undertaken under the auspices of H.B.M.'s Government, in the years 1849-1855, in five volumes, vol. III, second edition, Londres, Longman, Brown, Green, Longmans & Roberts.

Benton, Philip Askell, 1912, *The Languages and peoples of Bornu*, Volume One, Notes on some languages of the Western Sudan, rééd. 1968, with an introduction by A. H. M. Kirk-Greene, Londres, F. Cass, 304 p. [Voir p. 77-129].

Denham (Major), Clapperton (Capitaine), Oudney (feu le Docteur), 1826. *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique, au travers du grand désert, jusqu'au 10e degré de latitude nord, et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sackatou, capitale de l'empire des Felatah. Exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824*. Traduit de l'anglais par Eyriès et de Larenaudière. Paris. Arthus Bertrand. 3 vol. 367 + 379 + 428 p. + 1 carte. [édition originale en anglais, 1826].

Greenberg, Joseph Harold, 1963, *The Languages of Africa*, Bloomington, Indiana University, 1963. vi + 171 p.

Keegan, John M. et Mahamat Idriss Djibrine, 2016 (2e éd.), *Bagirmi Lexicon, Bagirmi-French, French-Bagirmi, with grammatical introduction in English*, Cuenca, Morkeg Books.

Kumm, H. Karl W., 1910, *From Hausaland to Egypt, through the Sudan*, Londres, Constable and Co., [voir pages 79-84], XI [2] + 324 p.

Lukas, Johannes, 1941, *Deutsche Quellen zur Sprache der Musgu in Kamerun*, Berlin, D. Reimer (Beihefte zur Zeitschrift für eingeborenen Sprachen 24), 121 p., 1 carte.

Lukas, Johannes, 1936, « The linguistic situation in the Lake Chad area in Central Africa », *Africa: Journal of the International African Institute* 9 (3), p. 332-349.

Lukas, Johannes (éd.), 1937, *Zentralsudanische Studien. Wörterverzeichnisse der Deutschen Zentral-Afrika-Expedition 1910 / 11, nachgelassene Aufnahmen von Gustav Nachtigal und einige Sammlungen*, Hambourg, Friederichsen, De Gruyter (Hansische Universität Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde 45), 31-191 p., ill., carte.

Lukas, Johannes, 1941, *Deutsche Quellen zur Sprache der Musgu in Kamerun*, (Beihefte zur Zeitschrift für Eingeborenen-Sprachen, 24), Berlin, Dietrich Reimer ; Hambourg, Friederichsen, de Gruyter & Co., 121 p., 1 carte.

Meyer-Bahlburg, Hilke, 1972, *Studien zur Morphologie und Syntax des Musgu*, Hambourg, Helmut Buske, 239 p.

Müller, Friedrich (éd.) et Krause, Gottlob Adolf (doc. réunis par), 1886, *Die Musuk-Sprache in Central-Afrika*, nach den Aufzeichnungen von Gotlob Adolf Krause, in *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, Philosophisch-Historische Klasse 112(1), p. 353-421.

Seignobos, Christian et Jamin, Fabien, 2003, *La Case obus : Histoire et reconstitution*, Marseille, Éditions Parenthèses – Patrimoine sans Frontières, 214 p., coll. « Architectures traditionnelles ».

Tourneux, Henry, 1977a, Devinettes vloum, *Annales de l'Université du Tchad*, (numéro spécial), 121 p.

Tourneux, Henry, 1977b, « Une langue tchadique disparue : le mùskûm », *Africana Marburgensia* X, 2, p. 13-34.

Tourneux, Henry, 1978, *Le Mulwi ou vulum de Mogroum (Tchad), Phonologie. Éléments de grammaire*, Paris, SELAF, 331 p.

Tourneux, Henry, 1980, « Les dialectes du musgu (Tchad-Cameroun) », dans *Dialectologie et comparatisme en Afrique noire*, dirigé par Gladys Guarisma et Suzanne Platiel, p. 229-246, Paris, SELAF.

Tourneux, Henry, 1982, « Recherches sur la langue "musgu" », *Lacito-Informations* 13, Paris, p. 78.

Tourneux, Henry, 1983, « Les emprunts en musgu », dans *Studies in Chadic and Afroasiatic Linguistics*, Wolff E. et H. Meyer-Bahlburg éd., Hambourg, Helmut Buske, p. 441-477.

Tourneux, Henry, 1988a, « Le protoptère et le déluge », dans *Le Milieu et les hommes. Recherches comparatives et historiques dans de bassin du lac Tchad*, édité par Daniel Barreteau et Henry Tourneux, p. 127-138, Paris, ORSTOM.

Tourneux, Henry, 1988b, c.r. de « Marc Allégret, Carnets du Congo. Voyage avec Gide, Paris, 1988, Presses du CNRS », *Méga-Tchad*, 1988, 2, p. 9-10.

Tourneux, Henry (avec la collaboration de Hamat Patan), 1991, *Lexique pratique du munjuk des rizières. Dialecte de Pouss*, Paris, P. Geuthner/ORSTOM, 130 p.

Tourneux Henry, 2000, « Le rôle des esclaves dans l'étude ancienne des langues africaines », dans *Au visiteur lumineux : Des îles créoles aux sociétés plurielles. Mélanges offerts à Jean Benoist*, dirigé par Jean Bernabé, Jean-Luc Bonniol, Raphaël Confiant et Gerry L'Étang, p. 601-609, Petit-Bourg, Ibis Rouge / GEREC-F / Presses Universitaires Créoles.

Tourneux, Henry, 2011a, avec la collab. de Boubakary Abdoulaye et Hadidja Konaï, *La Transmission des savoirs en Afrique : Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement*, Paris, Karthala, 304 p. + 1 DVD. [Voir le chapitre sur le protoptère, p. 149-170.]

Tourneux, Henry, 2011b, « Le munjuk », dans *Dictionnaire des langues*, dirigé par Emilio Bonvini, Joëlle Busuttil et Alain Peyraube, p. 270-278, Paris, PUF, coll. « Quadrige ».

Tourneux Henry, 2011c, « La contribution de Heinrich Barth à la lexicographie du parler kotoko de Logone-Birni », dans *Topics in Chadic Linguistics VI Comparative and Descriptive Studies* Papers from the 5th Biennial International Colloquium on the Chadic

Languages, Leipzig, June 10-14, 2009, dirigé par Doris Löhr et Ari Awagana, p. 185-202, Cologne, R. Köppe, coll. « Chadic Linguistics / Linguistique Tchadique / Tschadistik » 7.

Tourneux, Henry (aut.), Marie-Anne Boum Ndongo-Semengue (aut.), Assia Tourneux (aut.), Charles Binam Bikoi (dir.), 2012, *Atlas linguistique du Cameroun*. Tome 2, *Ébauche d'une bibliographie des langues du Cameroun* / [Centre international de recherche et de documentation sur les traditions et les langues africaines], Yaoundé, CERDOTOLA, 399 p.